

Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **20 (1887)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN

THÉOLOGIE

UN NOUVEAU PAUL. — BASES D'UNE THÉORIE CERTAINE DE LA RELIGION PAR EMMANUEL KANT¹.

Kant est Kant et Romundt est son prophète. C'est par cette formule légèrement musulmane que je résume l'impression que m'a laissée une lecture aussi attentive qu'instructive de ce nouvel ouvrage de M. Romundt.

Son nom n'est pas tout à fait inconnu aux lecteurs assidus de cette Revue. Les pages 159-160 de l'année 1875 renferment une notice sur la *science et l'essence des choses*, ouvrage que M. Romundt, alors simple privat-docent à l'université de Bâle, avait publié dès 1872. Il paraît que, depuis lors, l'auteur a passé à Berlin, car c'est de cette ville qu'il signait, il y a tout juste un an, la préface du livre que nous annonçons.

Comment se fait-il que le philosophe de Königsberg, qui ne s'est jamais éloigné de sa ville natale, soit transformé en un *nouveau Paul*? C'est que le penseur allemand a soumis à sa critique ce que l'on peut regarder comme la philosophie religieuse de l'apôtre des Gentils.

M. Romundt s'en explique lui-même dans le dernier des huit chapitres dont se compose son ouvrage et qui ne sont qu'un commentaire vivant, animé, passionné même du célèbre traité de Kant sur *la religion dans les limites de la raison pure*, publié pour la première fois en 1793. Je cite, en traduisant de mon mieux, les

¹ *Ein neuer Paulus*. — Immanuel Kant's Grundlegung zu einer sicheren Lehre von der Religion, dargestellt von Dr Heinrich Romundt. — Berlin, 1886, VIII et 309 pages.

pages 302-303 qui semblent résumer à la fois la pensée de Kant et l'intention de son interprète.

« Mais il importe peut-être d'indiquer aussi brièvement que possible le point essentiel de la doctrine religieuse de la critique. La thèse de Kant à cet égard dit « qu'on ne peut admettre une absolue devant la justice divine pour l'homme chargé du poids de la culpabilité que sous la condition d'un changement complet du cœur, » et que, malgré tout ce qu'on peut s'imaginer ou faire, rien ne saurait remplacer cette condition, si elle fait défaut, ni l'augmenter quand elle existe ; car l'idéal de la perfection morale (ou du fils de Dieu) « doit faire partie de notre disposition morale (Gesinnung) pour *tenir lieu de l'action*. »

» C'est, en d'autres termes, la doctrine de la justification de l'homme, non par les œuvres, mais par la foi, et une foi *pratique*, au type de la moralité dans toute sa perfection. Un tel principe énoncé, il est vrai, le point sur lequel la critique s'accorde non seulement avec les réformateurs allemands du seizième siècle mais aussi avec l'apôtre Paul auquel ils se rattachaient tout particulièrement ; mais d'un autre côté, en y ajoutant l'adjectif *pratique*, il écarte la lacune dangereuse qui menace de compromettre et d'anéantir avec le temps ce qu'il y a de bon dans la Réformation. Voilà pourquoi nous appelâmes cet écrit un Paul, mais nous devons appeler Kant un *nouveau* Paul.

» Mais Kant s'est exprimé tout autrement que sur Paul, sur l'auteur de la foi chrétienne, savoir Jésus ; et tout en appréciant à une haute valeur la manière de voir de l'apôtre, il ne le trouve pas affranchi des idées d'école dans lesquelles il avait été élevé. C'est dans un retour à la religion chrétienne comme religion purement morale (saint Matthieu) que Kant trouva les moyens indispensables pour préciser davantage la doctrine de la justification de Luther et de Paul, doctrine que d'ailleurs il n'attaque ni n'expose, en tant qu'elle s'occupe de ce qui est caché à la raison humaine et a besoin d'une révélation ; c'est-à-dire de ce que Dieu a fait. Pour parler plus exactement, ce retour est un retour à la religion écrite dans le cœur de l'homme, dont la source n'est pas arbitraire, dont la révélation dans la doctrine et la conduite est la garantie publique d'une bénédiction infinie pour la prospérité générale et se trouve liée à toujours, parmi les hommes, à la mémoire de Jésus.

» Un écrivain fort estimé de nos jours est d'avis que le temps de

Paul est passé, tandis que celui de Jésus ne passera jamais. Il y a du vrai dans ce jugement, en tant que nous regardons Paul comme le chef de ces multitudes qui déclarent seule salutaire la foi historique à une personne, peu importe que cette personne soit dieu ou homme. Une telle foi purement historique est devenue avec le temps toujours plus insoutenable. Mais nous aurions tort de faire de l'apôtre l'auteur responsable d'une foi purement historique, bien qu'il ne l'ait pas suffisamment écartée. Cependant Paul ne sera jamais abandonné, car le premier il a enseigné, sans toutefois la perfectionner, la foi PRATIQUE à l'idéal de la perfection humaine rendu sensible dans un vrai homme contemporain des empereurs romains Auguste et Tibère. La doctrine de la justification de l'homme par la foi *pratique* au fils de Dieu dans la nature humaine, voilà bien la formule la plus brève de la pure religion morale telle qu'elle a été publiquement enseignée et pratiquée par le fondateur du christianisme, formule dont personne ne saurait s'écarter pour répandre au sein de l'espèce humaine le règne d'une religion morale.

» L'histoire de Jésus est enveloppée d'un voile que la pure science ne parvient pas à soulever. Le ministère si court de Jésus, tel que le raconte la tradition évangélique, est toutefois précisément un de ces petits commencements dont Kant disait en 1786 : « Un petit commencement, mais qui fait époque en imprimant *une toute nouvelle direction à la pensée humaine*, est plus important que toute la série subséquente des développements de la culture. » Or cette direction toute nouvelle de la pensée humaine qui, en fait d'adoration de Dieu, va de l'accessoire à l'essentiel et qui se rattache à la mémoire de Jésus, fut relevée par Paul et par les hommes qui, au seizième siècle, ramenèrent à sa doctrine l'église chrétienne en formulant à nouveau comme seule salutaire la simple foi en Jésus-Christ comme le type visible de la perfection morale, type qui sera inamissible pour l'humanité. Toutefois il fallait encore quelque chose qui préservât d'une façon publique et permanente les hommes de toute fausse adoration de Dieu, à laquelle pouvait aboutir aisément la foi enseignée par Paul et par Luther, inconvénient qui ne la rendrait pas meilleure que tout autre culte purement formel. Ce rempart de la vraie foi, de la vraie moralité et de la vraie science, que les tristes expériences faites par l'humanité avec la foi historique de l'église ont rendu indispensable, Kant l'éleva en établissant sur une base solide la vraie science des causes dernières de

tout ce qui est et de tout ce qui arrive dans le domaine de la raison humaine, et ce fut là la noble mission littéraire de cet écrivain. »

Si cet article était une étude du livre de M. Romundt et non pas un modeste bulletin, je devrais résumer et apprécier, chapitre après chapitre, ce commentaire de 309 pages d'un traité qui en compte 296. Le lecteur aurait la surprise d'y rencontrer, sur les articles principaux de la religion, mainte pensée de Kant qui était une nouveauté hardie il y a cent ans, mais qui, de nos jours, fait partie du patrimoine intellectuel de tout théologien tant soit peu indépendant et éclairé. Après le traité de Kant sur *la religion dans les limites de la raison pure*, publié par ce penseur à l'âge de 69 ans, l'intellectualisme orthodoxe d'un Michaelis et consorts était condamné à périr, et nous assistons aujourd'hui à sa décomposition.

Quel est donc le but que s'est proposé M. Romundt et qu'il a poursuivi avec succès dans l'ouvrage que nous annonçons ? C'est de montrer que le traité de Kant, loin d'être un travail sénile, un recul, une accommodation à la doctrine luthérienne, ne fait que compléter et couronner l'œuvre critique dont il fut l'illustre créateur, et à laquelle il faut revenir pour mettre un terme à la confusion babélique des esprits. M. Romundt avait déjà publié en 1884 et 1885 deux ouvrages qui exposent et expliquent les deux premières parties du système de la critique de Kant, savoir la *Critique de la raison pure* (1781) et la *Critique de la raison pratique* (1788). Mais dans son *Neuer Paulus* il relève, surtout au chap. III, le lien intime et la continuité de la pensée critique qui relie la philosophie religieuse de Kant à sa philosophie théorique et morale. Le lecteur trouvera donc dans cet ouvrage la pensée de Kant parvenue à son apogée et pourra se représenter l'ensemble de la doctrine philosophique du célèbre professeur de Königsberg. La partie esthétique du système kantien fera l'objet d'une nouvelle publication de M. Romundt qui, on le voit, ressuscite et préconise à cent ans de distance le criticisme de Kant, auquel des penseurs comme Mazzarella en Italie et Renouvier en France ont rendu hommage dans ces derniers temps.

Je m'abstiens de tout jugement sur le fond même du livre de M. Romundt, qui m'a aidé à étudier et comprendre le traité de Kant; mais je ne veux pas laisser dans la plume une observation qui excusera aux yeux du lecteur bienveillant l'imperfection de mon travail de traducteur. Cette observation, la voici: La phraséologie de Kant, qui a déteint sur celle de son interprète, est souvent assez

lourde. Il faut de bonnes lunettes et une puissante tension de l'esprit pour suivre, à travers toutes les incidentes, telle pensée dont le développement ne ménage pas l'espace.

Chesalles, juin 1887.

JEAN-JACQUES PARANDER.

F. GODET. -- COMMENTAIRE SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS ¹.

Un commentaire sur la première épître aux Corinthiens n'est pas chose nouvelle : sans parler des travaux d'Hofman, de Reuss, d'Heinrici, nous avons encore les publications toutes récentes de Beet et d'Edwards qui présentent de grands mérites. Il semble donc que, ce champ ayant été exploré et retourné de toute façon, M. Godet s'attache à un sujet dont il ne reste plus rien à dire. Et cependant, l'œuvre du professeur de Neuchâtel comble une lacune dans la littérature exégétique sur la première épître aux Corinthiens : il nous manquait un tableau exact et animé de la vie de cette Eglise de Corinthe, placée au milieu de ce monde grec corrompu et frivole, dans des circonstances tellement spéciales que l'étude de cette épître constitue l'étude d'un des fragments les plus attachants de l'histoire ecclésiastique. M. Godet commente la lettre de l'apôtre avec autant de cœur que de science, et, consciencieux, comme nous avons appris à le connaître par ses précédents travaux, il s'attache aux plus petits détails des textes, ne recule devant l'examen d'aucune des nombreuses difficultés dont notre épître est remplie, et parvient ainsi à faire revivre à nos yeux les partis qui divisaient l'Eglise de Corinthe, en même temps qu'il met en relief le caractère pratique de l'apôtre dans les questions de la liberté chrétienne.

On a reproché quelquefois au vénérable professeur de se laisser dominer par ses idées personnelles et de chercher dans les textes la confirmation de celles-ci. Nous ne croyons pas ce reproche fondé. Plus nous étudions les ouvrages de M. Godet, plus nous voyons qu'il professe une grande déférence pour les textes, tout en conservant vis-à-vis d'eux cette liberté d'appréciation et de jugement qui

¹ *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, par F. Godet, D^r en théol. et professeur à la Faculté indépendante de théologie à Neuchâtel. — 2 vol. Neuchâtel, Attinger frères, 1886-1887.

est la marque d'un réel savoir. Nous retrouvons cette indépendance portée à un haut degré dans le commentaire dont nous nous occupons maintenant.

En présence des phénomènes religieux contemporains, qui rendent notre époque tout particulièrement intéressante à observer, il y avait plus d'un écueil à redouter dans une œuvre de ce genre. M. Godet le reconnaît bien dans sa préface : « Le livre apostolique expliqué dans ces pages, dit-il, est d'une nature tellement pratique et touche par conséquent à un si grand nombre de phénomènes religieux actuels, qu'il est difficile de s'abstenir de certains rapprochements qui peuvent nuire à l'objectivité du travail... » Mais notre auteur ne tombe pas dans le piège, car toute son étude, surtout dans la question des charismes, nous montre que Paul fait reposer l'édifice élevé dans son écrit à la gloire du Christ sur la base d'un christianisme historique toujours vivant. C'est dire qu'il n'existe aucun rapport entre les charismes de l'Eglise primitive et les manifestations bruyantes de la vie religieuse dans maint cercle chrétien de notre temps. M. Godet nous le démontre avec clarté et indépendance.

Dans la question si controversée des partis (I, 12), et notamment du parti de « ceux du Christ, » M. Godet reprend l'opinion de Beyschlag qui voit dans ce parti celui désigné nettement dans Gal. II, 4 et 6, c'est-à-dire un parti opposé aux Douze, à Jérusalem, au sujet de la circoncision. Ce parti avait organisé une contre-mission parmi le monde grec, ajoutant, — et c'est en cela que M. Godet modifie l'opinion de Beyschlag, — à l'Evangile présenté aux chrétiens des éléments théosophiques pour le recommander aux esprits cultivés du monde grec. (Cf. X, 5; XI, 31.) Cette solution nous paraît solidement appuyée; elle est la seule, du reste, qui nous ait satisfait. Nous ne prétendons cependant pas qu'elle soit rigoureusement juste, mais en l'état actuel de la question elle est la plus acceptable.

Ce que nous venons de dire suffira, espérons-le, pour donner à nos lecteurs une idée exacte de ce bel ouvrage que nous avons lu avec d'autant plus de plaisir et même de respect qu'il sort de la plume d'un homme vénérable par sa foi comme par sa science.

H. TH.

E. DE BUDÉ. — LETTRES INÉDITES ADRESSÉES A J.-A. TURRETINI¹. TOME I^{er}.

En annonçant, il y a plus de six ans, la *Vie de J.-B. Turretini*, par M. E. de Budé, nous disions : « S'il nous est permis d'exprimer un regret, c'est que l'auteur n'ait pas jugé bon de puiser encore plus abondamment aux sources manuscrites dont il a le rare privilège de pouvoir disposer. » Et nous ajoutions que « la correspondance aussi complète que possible d'un homme tel que J.-Alph. Turretin formerait pour l'histoire de l'Eglise et de la théologie réformée au XVIII^e siècle une source d'informations des plus précieuses, d'autant plus précieuse que plusieurs des amis et disciples de Turretini fort estimés de leur vivant et ayant exercé une incontestable influence par leur ministère ou leur enseignement, ne se sont guère fait connaître par des ouvrages imprimés. »

Ce que nous n'osions espérer, est en train de s'accomplir : M. de Budé s'est décidé à livrer au public cette correspondance encore inédite, en puisant soit dans ses archives particulières, soit dans le fonds de Roche, de la bibliothèque publique de Genève. Le premier des trois volumes que formera ce recueil épistolaire a récemment vu le jour, et nous venons de le parcourir avec un vif intérêt. Il renferme, si nous avons bien compté, cent trente-sept lettres ou billets, *adressés à Turretin*, par trente-cinq correspondants. Il ne s'agit pas, on le voit, d'une correspondance au sens exact du mot, puisqu'il n'y a pas de lettres écrites par Turretin lui-même.

Toutes les pages de ce volume, à peine est-il besoin de le dire, n'ont pas la même valeur. Il est même tel billet qui n'en a aucune ; c'est le cas du premier de la collection, bien qu'il soit signé de la main d'Abauzit. Mais, dans leur ensemble, ces lettres répandent le jour le plus instructif, parfois même un jour tout nouveau, sur les choses et les hommes de ce temps-là. Ce ne sont pas les seuls historiens de l'Eglise et de la théologie qui trouveront leur compte à les lire la plume à la main. On y glanera d'utiles renseignements pour l'histoire des lettres, de la philosophie, des sciences. La politique, surtout, y joue un rôle important. Le célèbre théologien genevois n'était étranger à aucun des intérêts de son époque. Cependant, ce sont bien les faits relatifs à la vie religieuse, ecclésiastique et théo-

¹ Paris, librairie de la Suisse française, P. Monnerat ; Genève, librairie Jules Carey, 1887. — ix et 394 pages.

logique de Genève, de la Suisse et du Refuge français qui, dans ces lettres, occupent la plus large place.

On comprendra qu'il ne puisse être question de donner ici, ne fût-ce qu'un aperçu du contenu infiniment varié de ce premier volume. Disons seulement que parmi les hommes de qui proviennent les lettres les plus nombreuses ou les plus importantes, nous voyons figurer les pasteurs Ancillon et Achard, de Berlin; Basnage, de Rotterdam et de la Haye; Aufrère, de Londres; les professeurs Barbeyrac et J.-Pierre de Crousaz; le ministre Barth. Barnaud, l'historien bien connu des troubles du *Consensus*; le savant Baulacre; Pierre Bayle; l'abbé Bignon; en fait d'hommes politiques, le syndic Chouet et Jean-Gaspard Escher, de Zurich, plus tard bourgmestre. Les vingt et une lettres de ce dernier, datées de 1709 à 1734, doivent être mises sans hésitation au nombre des plus intéressantes de tout le recueil.

L'éditeur a eu soin d'ajouter au texte de courtes notices biographiques sur les divers correspondants, ainsi que des notes destinées à faciliter l'intelligence de certaines lettres. Ces notes, fort utiles, assurément, auraient gagné à être plus nombreuses, plus complètes et parfois plus exactes. Plus d'une erreur s'est glissée dans celles concernant des hommes plus ou moins marquants du pays de Vaud. Le doyen Bergier, par exemple, qui fut activement mêlé aux affaires du *Consensus*, n'est pas né à Aubusson en 1665 et ne s'est pas réfugié à Lausanne (p. 248); il naquit en 1659 dans cette ville, dont sa famille était déjà bourgeoise au XV^e siècle; il y fit ses études et, dès 1685, y remplissait des fonctions ecclésiastiques. — Jean-Pierre de Crousaz ne reprit pas sa chaire de philosophie en 1733 pour l'abandonner au bout de trois ans (p. 298); il ne la reprit qu'en 1738 et en fut titulaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Mais n'attachons pas à ces détails plus d'importance qu'ils n'en ont. Ce qui, à nos yeux, constitue un défaut bien plus grave de cette précieuse publication, c'est le plan suivi par l'éditeur.

Au lieu d'être rangées par ordre de date, les lettres sont classées par auteurs, et les auteurs se suivent dans l'ordre alphabétique. Il s'ensuit que vous passez brusquement d'une lettre de 1733 à une autre lettre de 1686, et que, pour vous renseigner sur tel ou tel sujet, par exemple sur les affaires du *Consensus*, qui préoccupèrent si fort les esprits de 1718 à 1726, vous êtes obligé d'aller chercher en trois ou quatre endroits différents les confidences que Turretin recevait alors de divers côtés sur ce palpitant sujet. Je dis en trois ou

quatre endroits, rien que dans ce premier volume, qui va de *Abauzit* à *Escher*. Que sera-ce quand auront paru les deux autres ?

Ce n'est pas tout. Si du moins les lettres d'un même correspondant étaient rangées par ordre chronologique ! Mais non : d'abord les lettres datées ; ensuite, plus ou moins au hasard, les lettres non datées. Je sais bien que c'est parfois chose délicate que de classer une lettre sans date. Mais dans l'immense majorité des cas les indices fournis par le contenu sont plus que suffisants pour assigner à ces pièces la place qui leur convient. On ne saurait assez regretter que l'éditeur n'ait pas adopté le principe qui semblait tout indiqué pour une publication de ce genre. Peut-être une table des principales matières, ajoutée au dernier volume, parera-t-elle aux inconvénients du système suivi. Au reste, cette critique n'altère en rien notre reconnaissance envers M. de Budé pour l'excellente pensée qu'il a eue de faire profiter le public des trésors dont il est l'heureux dépositaire.

H. V.

REVUES

REVUE DE PHILOSOPHIE

Février 1887.

J. Delbœuf : De la prétendue veille somnambulique. — *Bianchi* et *G. V. Sommer* : La polarisation psychique dans la phase somnambulique de l'hypnotisme. — *F. Bouillier* : Ce que deviennent les idées. — *Ch. Richet* : Objet de la psychologie générale. — Analyses et comptes rendus. — Périodiques. — Société de psychologie physiologique : Sur un cas héréditaire d'audition colorée, par *Lauret* et *Duchossoy*.

Mars.

R. Garofalo : L'anomalie du criminel. — *J. Delbœuf* : De la prétendue veille somnambulique (fin). — *Calinon* : Le temps et la force. — Analyses, etc. — Société de psychologie physiologique : *Beaunis* : Une expérience sur le sens musculaire. — *A. de Rochaz* : Hypnotisme et changement de personnalité. — *Sauvair* : Hypéresthésie des sens dans l'état hypnotique.

Avril.

Penjon : Une forme nouvelle du criticisme. (M. A. Spir.) — *Fonsegrive* : Les conséquences sociales du libre arbitre. — *Picavet* :